

LE
DILETTANTE

PIERRE
MÉRINDOL

FAUSSE
ROUTE

Pierre Mérimondol

Fausse route

Préface de
Philibert Humm

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Photo Jean Marquis / Roger-Viollet
Fausse route a paru pour la première fois
en 1950 aux éditions de Minuit.

© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-866-5

Préface

L'histoire de cette histoire commence au comptoir. Ou presque. Un type que je ne connais pas raconte un livre qu'il vient d'écrire sur un autre type que je ne connais pas mieux. Qu'en ai-je à carrer? Je vous l'demande Marie-Gersande. Toujours est-il qu'un beau jour, ou moins beau (quelle saloperie d'expression), son bouquin, je l'ai entre les mains. J'hésite et l'ouvre. Puis tourne la première page, puis la deuxième, puis la troisième et ainsi de suite, dans l'ordre croissant des aiguilles d'une montre. C'est comme ça qu'on fait. À la toute fin le livre est terminé. Ça parle biographiquement d'un gars qui se prénomme Robert Giraud. Bob pour les intimes. Et ses intimes à Bob, c'est rien que des parias, des gens de peu, du rebut qui piaute à la cloche dans le Paris d'après-guerre. Panel de tauliers,

repris de justice, marlous 5 carats et autres gisquettes mal léchées. Ou trop bien, c'est selon. Bob, notre Bob, qui sort d'un CDD dans la Résistance, fraye là-dedans. Entre deux piges pour un antiquailler salace, il raconte ces bas-fonds, ceux qu'il fréquente, par le menu fretin. Il s'agit de se trouver des canards où fourrer sa moutarde. Il les trouve. Dans les colonnes de Franc-Tireur, Paris-presse ou L'Auvergnat de Paris, on le suit de concours de tatoués en championnats de culs nus dans les arrière-salles de bistrots cradingues. Giraud sert et ressert un lectorat qui aime gloutonner à bas prix de l'authentique, du pittoresque ; s'encanailler sans se crotter le bout des godillots.

Seulement le roi Bob n'est pas loin d'être fainéant. Alors il se dégote un autre zigue comme lui. Moitié broc' aussi, moitié journaliste et moitié moins cossard de la plume. (Les lecteurs attentifs auront remarqué que ça fait trois moitiés.) Ce mecton-là, c'est Pierre Mérindol. Les deux larrons crèchent et turbinent à jet de fillette, se serrent la pogne et composent un binôme. Un binôme que nous appellerons Patrick. Pour simplifier. Ledit Patrick, connu comme le houblon, songe qu'il ne serait pas sot d'illustrer ses bourlingues. Sauf qu'à la fin des années 40 - 1947, par là - il n'y a pas des brouettes de types sachant manier le Rolleiflex. Là-dessus s'en pointe un, avec une bouille de piaf et l'air pas trop chiant. On l'enrôle pas plus tard que tout de suite. Son nom ? Robert Doisneau. Dont les

presque premières photos seront celles-là. Avec tantôt Giraud, tantôt le Mérindol dans le champ.

*Ça vous épate, hein ? Croyez même que je bonimythonne sur les bords. Et au milieu aussi un peu... Lisez vous-même, c'est le petit oiseau qui le dit : « Sans Bob, jamais je n'aurais connu les voleurs, les tatoués, les infirmières de l'amour et tout un cheptel d'individus inclassables. »**

Mais reprenons. Acte II, scène 1. Des années ont passé depuis le lever de rideau, l'entreprise tourne à plein et vient le moment de compter les points. Doisneau est devenu célèbre. Monsieur Bob déjà beaucoup moins. Et Mérindol carrément pas du tout. Oublié, balayé, circulez m'sieurs-dames, plus rien à voir. Proprement dégoûtant, non ? Olivier Bailly, le gars du bistrot, m'apprend que ce Mérindol a brusquement quitté Paris en 54 ou 55, pour s'en aller faire carrière au Progrès de Lyon. Puis qu'on a comme perdu sa trace. Qu'il serait mort là-bas, sans doute comme les deux autres, au mitan des années 90. Parce que je connais Lyon – peut-être aussi parce que j'infuse mon cinquième Beaujolais –, je lui propose de me rencarder. De secouer un peu les gratte-papier rhônalpins, qui ont bien dû croiser l'orbite du gaillard. Qu'ils me refilent au moins les coordonnées de sa tombe, quoi. Il ne faut pas jurer ; je jure pourtant. Et me voilà devenu Mickey-Énigme,

* Robert Doisneau, *À l'imparfait de l'objectif*, Belfond, 1989.

limier enrhumé, Columbo d'occasion. J'écume les annuaires professionnels, expédie des imèles, affranchis des courriers... et quoi? plouf, plouf et replouf. Pincemi tombe à l'eau et moi de haut (un mètre cinquante-cinq au garrot). Les rares qui se souviennent du bonhomme l'ont perdu de vue il y a vingt ans. Une dadame m'assure même qu'il est cané en mai 96. Qu'elle s'en souvient comme si c'était hier. La bique rouillée a du forgotter yesterday puisqu'au matin du 23 avril 2013, par voie postale, j'apprends enfin où repose Mérindol.

Chez lui pardi! Il fait sa sieste. Tiens v'là aut'chose... Le mort n'est pas mort, ça colle plus.

Je prends néanmoins rendez-vous, le vois pour de bon et m'en rince les binocles. Pas de doute, c'est bien mon Mérindol. Jusqu'au petit chienchien (il est où le cucul? d'où qu'elle est la tête?), toute la famille m'accueille à bras tout verts. Lui est un vieux monsieur aux idées bien claires; au moins autant que le mâcon viré qu'il nous sert par rasades. Vraiment, des cocos pareils, c'est à vous faire rougir les tempes et le bulletin de vote. J'ai même droit à une photo en noir et blanc que je m'empresse de foutre dans un cadre, juste au-dessus du burlingue. Qui c'est ce croûton? me demande-t-on régulièrement. Ta vieille en jarretelles, que je réponds, toujours aimable. (c'est important, de saines relations avec ses collègues).

Puis arrive ce qui devait arriver. Le 8 août 2013,

Dani, sa femme, me téléphone. Pierre est mort. D'un arrêt au cœur. Badaboum, fin de partie : à peine quatre mois après qu'un revenant m'est revenu, il fait déjà volte-face. Toute sortie étant définitive, je sais cette fois qu'il ne repassera pas. Et pleure, tout con, la mort d'un inconnu, copain d'un anonyme auquel s'intéresse un gars que j'ai vu trois fois.

Je suis remué comme une boîte à loto. Et c'est un numéro que l'on attendait pas qui sort. Un souvenir, je veux dire, repassé devant les autres. Celui de son roman, le seul que Mérindol ait jamais écrit. Un truc paru en 1950 aux éditions de Minuit. Je l'entends encore me dire que même lui ne l'a plus, ayant prêté son exemplaire à un voleur. Pas de mouron, papa, je vais te le retrouver, moi.

Aussitôt dit, aussitôt fait comme un rat. Car allez dénicher ça, vous. Mange-purin, feignasses, veinards cariés, gâtés, qui bâfrez sans meugler ce qu'on vous sert. Comme de bien entendu, c'est encore moi qui m'y suis collé. Faute de mieux. Et j'aime autant vous dire que j'ai bavé. De quoi remplir un bassin olympique. Ça a pris quelques plombs et j'accélère parce que ce serait trop long à expliquer. N'empêche que j'ai fini par mettre la main dessus. Rue Saint-Jacques à Paris, dans un bouclard semblant vieux comme le monde. Le livre m'attendait depuis un demi-siècle, a dit la dame. Et encore, elle arrondissait au-dessous. 50 balles ? Merde. J'ai dégluti et sagement me suis décaissé.

Surtout, je me suis bien grouillé de le lire. 124 pages c'est encore dans mes cordes. Pas le Pérou, tout juste la Seine-et-Oise. Le lendemain je prenais le tégévé direction la bicoque à madame Mérindol, veuve de frais. Je lui devais bien ce bouquin. Ensemble nous avons tristement siphonné ce qu'il restait de blanc. Elle était malheureuse, moi aussi: nous trinquions à la santé d'un cané. C'est vrai qu'en rembobinant un brin, cette affaire prenait un 33 tours rocambolesque. Tout pareil que dans les romans.

Le roman justement, puisque c'est de lui qu'on cause, n'est pas le chef-d'œuvre inconnu. Autant vous le dire tout de suite. Et c'est précisément ce qui nous plaît. Parce que les livres que-si-tu-les-as-pas-lu-t'as-rien-lu, je les emmerde au pas de course. Fausse route, donc, n'est pas de ceux-là. Il s'y raconte l'épopée d'un routier qui rejoint Lyon depuis Paris. Dans le camion, des cageots de petits pois qu'il doit livrer quai Saint-Antoine. Dix tonnes. Pas de flingue, pas de suspense ni de course-poursuite. À peine un peu de sexe et encore pas jojo. Enfin vous verrez, tout est dedans. N'avez qu'à tourner vous-même les pages (dans le sens indiqué ci plus haut). Rien de biffé. Ça cahote, ça cahote et ça cahote encore. Pas possible comme ça secoue. Bordel à cul, charrette à bras, c'est que ce con tenait la carte à l'envers. Et comme il a raison: on voit toujours plus de pays quand on emprunte les fausses routes.

Ce qui n'est pas dit dans la chanson.

Né l'unique vendredi 13 de l'année 1926, Gaston Didier prend le nom de son village: Mérindol. Tête de la Résistance et de la vraie, dans le Vercors. Travaille après-guerre pour le galeriste Pierre Loeb, (dans les faits prend les messages et sort la chienne Véronique) dont la boutique est sise rue des Beaux-Arts. Rencontre Bob sur le trottoir d'en face et renifle avec lui du Paris insolite. Puis dévisse en Rhône-Alpes, mène une carrière de localier au Progrès de Lyon, signe des brûlots dans lesquels il soulève plus de lièvres qu'il ne se fait poser de lapins, prend sa retraite en 86 et disparaît de la circulation. Entre-temps il aura renfloué un vieux balloche du coin de la Contrescarpe, persuadé Fréhel de remonter sur les planches pour ce qui sera son ultime tour de chant, et ferrailé en duel au sabre d'abordage contre le dernier des Bonapartistes. Mais ce sont encore d'autres histoires. Qui désire les connaître n'a qu'à payer à boire. Prière de s'adresser à l'éditeur.

Philibert Humm

Nous avons dépassé Montélimar vers une heure du matin, dont le seul souvenir de ville morte reste comme un assemblage concerté de jeu de cubes multicolores. Il faut voir Montélimar une après-midi d'été avec le vent sur les esplanades et le soleil.

Dans les phares, on ne peut se rendre compte du phénomène étrange d'une ville qui n'est qu'une affiche vive.

Les panneaux publicitaires et les pompes à essence, privilège des faubourgs, sont d'ici le seul souvenir qu'on garde, et l'on est déjà loin sur la route qu'on attend encore la ville. Il faut aller vingt-deux kilomètres au Nord, le long du Rhône, avant de trouver l'étrange publicité du nougat à l'enseigne « de la vieille France et du Canard sauvage ».

En attendant, il faisait presque froid, on avait monté les glaces de la cabine. Je n'arrivais pas à

dormir. Édouard conduisait comme toujours avec une espèce de passion contenue, peut-être à cause de ce bon dieu de Saurer qui ramait à soixante sur une route de vingt-deux mètres aux courbes larges et des voitures qui nous dépassaient sans même un coup de Klaxon poli, comme si nous ne comptions pas plus (Édouard roule toujours très à droite, ce qui oblige à maintenir continuellement la direction quand la route est en dos d'âne), comme si nous ne comptions pas plus que les maisons éteintes espacées, dépassées comme autant de vies manquées, possibles, au hasard des villages traversés ou des collines aperçues des deux côtés du fleuve.

Pour eux, nous ne comptions pas plus que les fermes abandonnées ou seulement endormies, mais pour nous rien ne comptait que la route dont tout dépendait, les arbres comme les murs. Tout était tributaire de l'espace en fin de compte étrange de la route, limité à droite et à gauche par des brins d'herbe, limité au Sud et au Nord par les banlieues progressives de Marseille et de Paris. Nous en avons fini avec la nostalgie de la vie journalière dans une quelconque rue provinciale et pourtant chaque heure était une séparation.

Il faut quelque désespoir pour dériver ainsi des nuits, rattachés seulement au reste du monde vivant par une moyenne horaire à tenir, avec pour

tout potage le souvenir et comme recours contre l'ennui les verrières sonores des garages pavés de taches d'huile et hantés par les carcasses dérisoires de voitures poussiéreuses et rouillées.

Laissé Montélimar à la nuit, nous songions déjà à Valence, comme, après, à Lyon et, toujours d'une ville en avance, nous n'avions jamais la faveur d'une heure à perdre. Nous avons monté les glaces; c'était un drôle de temps d'avril, « on dirait l'automne », avait maugréé le veilleur du dernier poste où nous avons pris du gaz-oil, nous l'avions laissé dans sa petite cage vitrée (un gardien de phare) comme nous l'avions trouvé, les deux mains sur les tempes à la merci d'un roman d'occasion et du sommeil.

Avec ce temps, le moteur tournait plus régulièrement que par les temps de chaleur (on se souvient toujours des itinéraires parcourus avec les vitres ouvertes et les guêpes errantes sur le pare-brise).

La seule rupture dans la rigueur monotone de la Nationale est la traversée étroite des villages, c'est la seule chance qu'on ait d'une illusion de vitesse et d'un risque. Les fenêtres éteintes et les murs nous serraient de près et passaient au ras des vitres, il y avait des coins de rues difficiles à prendre, alors le camion soufflait lourdement et

la pression des freins se détendait en secousses saccadées cependant que la clarté des phares semblait vouloir retenir quelques instants pour nous une large porte de grange ou de garage avant de la livrer de nouveau à la nuit.

Tout de suite après Montélimar, l'Homme d'Armes n'est pas un de ces villages étroits et torturés dont je parle. On a juste le temps de voir ce nom en blanc sur bleu que c'est déjà les arbres, mais rien n'est plus étrange que les usines de ciment qui sont ici silencieuses avec les fours à chaux dans la clarté de la lune et des phares. On se demande quelle ville a été brûlée dont reste seulement cet assemblage architectural baroque de cendre blanche. Il faisait presque froid, j'avais mis ma veste de cuir qui est doublée de laine, sauf les manches, si bien que j'éprouvais l'impression d'une grenouille un peu tiède sur mes bras nus. Édouard ne voulait pas me passer le volant encore et préférait dormir à partir de Valence. Moi, je ne dormais pas ; à droite, il y avait des collines grises, proches, avec le ciel dans les branches et, au bas des collines, les épaves espacées de camions militaires ou de tanks rouillés, tordus, qui prenaient à notre passage des formes arborescentes, mystérieuses comme les contrées hallucinantes de l'Ouest aux forêts brûlées. À gauche, c'était, un

peu en dessous de la route, la lourde masse du Rhône et, au-delà, d'autres collines, mais plus hautes et creusées de carrières monumentales.

Je n'arrivais pas à dormir.

Nous ne parlions pas, à peine annoncions-nous laconiquement à tour de rôle la marque et le type des voitures rencontrées, comme ça, pour rien, sachant bien que nous ne nous apprenions rien l'un à l'autre, pour rien, histoire de dire quelque chose et de rompre la complainte morne des six cylindres qui nous montait à la tête et aurait bien fini par avoir raison de nous. La nuit était maintenant fabuleuse et claire avec les lentes traînées de brume errant à l'extrême des acacias, le long du fleuve, et l'étonnante phosphorescence des glacis rocheux séparant les zones métalliques des olive-raies. Chaque bruit était pour nous séparé et net; le vent qui faisait claquer la bâche à l'arrière du camion, le « rossignol » introuvable de la portière droite, la plainte mélodique des pneus sur le goudron et le grincement espacé de la charnière du capot.

L'entrée de Valence est un long enchevêtrement de voies ferrées, de silos et de garages en veilleuse, la gare frigorifique est une espèce de monument oriental ou, si l'on veut, un immeuble HBM mais sans fenêtres, ce qui donne l'impression d'une tour du silence. Après le pont du chemin de fer,

nous avons trouvé une traction dans un arbre et les portières droites arrachées; nous avons ralenti assez pour voir que le moteur était passé à la place du siège avant et une large tache sombre sur le goudron. Les gendarmes étaient là. Rien de plus stupide qu'un éclatement.

À Valence, nous nous arrêtons toujours au même bistrot depuis des années; le patron est un ancien de la route, un type avec une gueule aplatie et des mains énormes. Il ne boit que du vichy ce qui est tout de même agaçant. Cette nuit-là, on est passé plus tard que d'habitude et il n'y avait plus qu'une petite lampe allumée au fond. Antoine a ouvert dès qu'il nous a reconnus.

– On allait se coucher, c'est bientôt l'heure de la ronde et il faudra encore leur payer à boire.

Nous, Édouard et moi, on a cligné des yeux, quand il a éclairé la salle. Cette grande lumière blanche tout d'un coup, ça fait mal à la tête et puis, chez Antoine, c'est plein de nickel partout et le perco boit toute la lumière. Lentement, il préparait du café, comme si nous avions eu le temps de le prendre à une table et de tourner longtemps la cuillère dans la tasse. Le café, c'était pour ne pas dormir et nous réchauffer avant d'attaquer les cent cinq kilomètres Valence-Lyon et l'humidité qui vient du Rhône.

– Il paraît qu'on en trouve à cinq cents francs

– du vert bien sûr – à Marseille. Vous savez ça, vous?

Non, nous, on ne savait pas et puis, dans le fond, ce qu'il fallait, c'était le boire, ce café, jusqu'à la dernière goutte, racler le sucre sur les bords, commander un petit rhum qui sent l'alcool à brûler, et puis repartir.

Drôle d'histoire, ma première rencontre avec Édouard une nuit d'été à Paris où les légumes sentent fort sur le pavé des Halles, l'huile lourde et les endives amères. Peut-être bien Au chien qui fume ou dans un de ces bistrots, genre buffet de gare, spécialisé dans les gratinées au fromage – buffet de gare à cause de la pâleur des visages qu'on y croise dans le demi-jour ou bien de ce remue-ménage sonore et de la fumée qui traîne sur les banquettes de moleskine comme celle-qui-chercherait-le-porté-disparu. Le souvenir s'associe toujours (on sait ça) à un parfum particulier ou un goût qu'on a plein la bouche et je ne peux penser à cette première rencontre sans être envahi par une odeur d'oignon brûlé.

Il passait entre les tables avec une espèce de solennité et ce n'est pas sans noblesse qu'il enfouissait d'un geste large dans les poches avachies de sa veste les mégots et les croûtons de pain